

On annonce, pour dimanche, la première représentation d'exercices d'un nouveau genre, par la troupe des artistes funambules, sous la direction de MM. Duportail et Bertrand frères.

Les succès obtenus par ces artistes sont de nature à exciter la curiosité; aussi pouvons-nous prédire la plus grande vogue à MM. Duportail et Bertrand, pendant le séjour qu'ils se proposent de faire en notre ville.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX

**BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE.**  
(Du 4 au 10 décembre.)

Après une période de hausse rapide et précipitée, la Bourse est entrée dans une phase de calme et d'affermissement. Ce n'est pas tout que d'atteindre de hauts cours et de les emporter de haute lutte; l'essentiel est de s'y maintenir. Il leur faut la consécration du temps; c'est à la manière dont il supporte cette épreuve que l'on juge la solidité et l'importance d'un mouvement. Il semble acquis maintenant que la reprise qui a signalé la première quinzaine de novembre était vraiment sérieuse et fondée, car elle a survécu aux entraînements des premiers jours, et la liquidation n'a fait que confirmer les progrès obtenus. Le détachement du coupon de semestre a quelque peu ébranlé le marché et signalé une halte ascensionnelle de la rente; mais les capitaux n'ont pas diminué leurs achats, et la réaction légère que les cours ont éprouvée provient uniquement de ce qu'après le coupon détaché, la spéculation a réévalué un peu ses opérations.

La rente 3 % est très-ferme au-dessus de 68 francs; elle oscille entre ce cours et celui de 68 25, au-dessus duquel les offres reparassent. En y ajoutant le coupon de 150, le prix actuel de la rente correspond à 69 50. Or, elle a fait au plus haut 70 20 depuis la liquidation. Il n'y a donc pas de modification sérieuse dans les dispositions de la place depuis huit jours. Mercredi dernier on était à 70 fr.

Les chemins de fer conservent l'amélioration acquise, mais ils font peu de progrès: ils attendent une nouvelle impulsion de la rente et ne s'ébranleront pas isolément; les capitaux sont d'ailleurs très-bien disposés en leur faveur, et il se fait au comptant des achats suivis qui, s'ils n'ont pas le pouvoir de donner aux cours un élan bien rapide, suffisent néanmoins à maintenir les prix et à donner à ce marché des allures pleines de fermeté.

Parmi les valeurs industrielles, les actions de la Caisse générale des chemins de fer se sont relevées à 550 fr., depuis le traité d'emprunt que M. Mirès vient de conclure avec le gouvernement espagnol.

La Caisse centrale de l'Industrie s'est élevée à 160 et se maintient à ce cours. La Compagnie Franco-Américaine est très-rare sur la place et demandée à 475; l'Union des Gaz est toujours ferme de 270 à 275, et les Verreries reprennent en faveur.

Les actions de la Compagnie du chemin de fer de Nassau sont regardées comme un placement très-avantageux; la souscription ouverte chez M. Stokes et C. dépasse toutes les prévisions et sera prochainement close.

On n'a plus besoin de recommander aux capitalistes la Compagnie marbrière du Maine; l'empressement avec lequel le capital se souscrit montre la confiance du public dans cette entreprise. En dehors du parquet, les actions de la Compagnie des Huiles-Gaz trouvent facilement preneurs; la Compagnie métallurgique des Trois-Bassins voit se couvrir rapidement la souscription qu'elle vient d'annoncer pour l'émission d'une deuxième série de ses actions.

J. PARADIS.

**Nouvelles & Faits divers.**

— Le Café de Paris n'est plus qu'un souvenir. C'est le docteur Véron qui a eu l'honneur d'avalier, en compagnie de M. Malitourne, la dernière bisque à l'écrevisse de cet ex-célèbre établissement.

On parle, à ce sujet, d'une scène touchante que voici :

A la fin de ce diner suprême, M. Malitourne a fait venir le chef.

— Francisque, lui a-t-il dit, au moment de nous séparer, je veux vous dire publiquement que je suis content de vous. Personne ne vous égalait pour les *mauviettes desossées à la sainte Isabelle*, et vous étiez le roi des *faisans truffés à la sainte Alliance*. C'est par votre science que les grands plats de mon illustre ami le docteur ont fait un si rapide chemin sur les tables bien servies, les *bartarelles des Alpes sur piedestal*, les *lutanices de carpe à la Stuart*; les *Kramousky* et les *filets de perdreaux à la Penthière*; adieu, Francisque, votre siècle vous a méconnu, mais vous avez mon estime, et nous nous retrouvons peut-être un jour.

On assure que, pendant ce discours, le docteur ému a laissé tomber une larme sur sa serviette.

Le fait est que le Café de Paris était plus qu'un restaurant ordinaire, c'était une institution. Il n'est pas un roman fashionable où l'on ne trouve cette phrase clichée depuis vingt ans dans toutes les imprimeries parisiennes :

« Par un beau jour de printemps (ou par un beau soir d'automne), un jeune homme élégant et d'une tournure distinguée descendait lentement le perron du Café de Paris. »

Maintenant que le Café de Paris est mort, supprimez Tortoni, et il n'y a plus de boulevard Italien.

Ce Café de Paris, dont on parlait partout, et où allaient régulièrement dîner tous les héros de Balzac, les Vandenesse, les Maxime de Trailles, les Rastignac, les Laperferine, et les Rubempré, ce Café de Paris était un très-médiocre affaire, pécuniairement parlant.

Et pourtant, il ne payait que 12,000 fr. par an le loyer d'un local dont on offre au propriétaire actuel, lord Seymour, plus de 60,000 fr.

Il faut ajouter que, si le Café de Paris n'avait que 12,000 fr. de loyer, le cahier des charges qui lui était imposé par lady Yarmouth, la mère de lord Seymour, morte depuis six mois, était tout ce qu'il y avait de plus préjudiciable à un pareil établissement.

Lady Yarmouth, qui ne voulait être troublée en rien dans l'appartement qu'elle occupait au premier étage, avait stipulé que le Café de Paris fermerait, en toute saison, à dix heures du soir au plus tard.

Partant, pas de glaces ni de rafraîchissements à vendre le soir pendant l'été, pas de soupers pendant l'hiver. Les nuits de bals masqués, le Café de Paris montrait sa façade noire et morne pendant que les devanures de la Maison-d'Or et du Café Anglais étincelaient de girandoles.

La maison Delille a proposé à lord Seymour de transporter ses magasins dans le local du Café de Paris, en offrant de payer soixante dix mille francs par an; l'affaire allait se conclure, mais le chef de la maison Delille ayant voulu convertir la cour en magasin, lord Seymour a refusé net, et l'on ne sait encore quelle industrie trônera dans ce local convoité par tant de rivaux.

— Voici un trait de mœurs modernes qui aurait pu trouver sa place dans la nouvelle comédie du Vaudeville.

Un faux bonhomme de lettres, qui se trouve dans

une assez belle position de fortune, reçoit un matin la visite d'un dessinateur venu chez lui pour demander à la plume un bout de réclame pour le crayon. Tout en causant, l'artiste avise sur le parquet une natte indienne dont le merveilleux travail accusait une grande valeur.

— Comment marchez-vous sur cette admirable chose? Au lieu de la mettre à terre, que ne la tendez-vous au long de votre muraille?

— Que voulez-vous? répondit le bonhomme littéraire, il n'y a plus de place sur mes murs... J'ai tant de curiosités...

— Mais c'est un véritable meurtre. Cette natte a dû vous coûter fort cher.

— Du tout, une occasion superbe. Un de mes amis avait besoin d'argent. Je lui ai acheté ça pour trente francs.

L'histoire a un pendant dans le même cabinet.

Le même homme de lettres obligeant reçoit un autre jour, la visite du même ami peut-être.

— Toi qui va souvent au théâtre, lui dit l'ami, tu devrais bien m'acheter cette lognette.

Et il lui montre une magnifique jumelle d'un opticien sérieux.

Notre homme examine la lognette, la met au point, l'essaye et la rend à l'ami.

— Merci, j'en ai une; et puis, d'ailleurs, pourquoi te défaire de ta lognette? tu en as besoin, puisque tu es myope.

— Dans ce moment, répond l'ami, j'ai des raisons pour ne plus l'être. Je te la donnerais bien pour vingt francs.

— Non, merci, j'en ai pas besoin.

L'ami sorti, la femme de l'homme de lettres lui dit :

— Pourquoi ne lui as-tu pas pris sa lognette? ça lui aurait peut-être rendu service. Vingt francs, ce n'est pas cher.

— Demain, répond le mari, il me l'apportera pour dix.

— Alors, reprend la femme, attendons plutôt à après-demain, nous l'aurons pour cinq.

Leur fils (un petit garçon de dix ans), logique comme tous les enfants, dit aussitôt :

— Mais, maman, si nous attendions trois jours, nous l'aurions pour rien.

Ce sont les petites économies qui font les grandes fortunes.

— Rossini a complètement renoncé au spectacle, à ses pompes et à ses œuvres. Il ne va jamais au bal ni en soirée, mais il reçoit tous les soirs.

Les princes accueillent les visiteurs, mais ils ne rendent pas de visites.

Le salon de la rue Basse-du-Rempart est aujourd'hui une des plus curieuses stations parisiennes; tout le monde y va; les célébrités de tous genres, des étrangers illustres, des principicules allemands et italiens, et même des inconnus. MM. Carafa, Pillet-Will fils, Dubrac, Duchesnes et Vivier sont les amis intimes, ils font partie des meubles du salon de la maison.

Il va sans dire qu'il y a un piano dans le salon de l'illustre maître, mais ce piano est toujours fermé; Rossini a la clef de son piano dans la poche de son gilet.

Dernièrement, l'Alboni se trouvant chez Rossini, le maestro fouille gravement dans sa poche, prend la clef du piano et l'offre galamment à la diva.

Ce n'est que dans des occasions aussi solennelles que Rossini se résout à ouvrir son piano.

— Voici un mot féroce provoqué par un propriétaire :

Un architecte se présente dans une maison de la rue d'Amsterdam, et demande à visiter un appartement à louer. Le portier lui montre l'appartement où se trouvait le propriétaire, qui donnait des ordres pour quelques réparations.

— Quel est le prix de cet appartement? demanda l'architecte après l'avoir visité.

— 2,400 fr.

— Je le prends.

Le propriétaire intervient et dit, en s'adressant au portier :

— Avez-vous demandé à monsieur s'il avait des enfants?

— J'en ai deux, monsieur.

— C'est que je n'en veux pas dans ma maison.

— Qu'à cela ne tienne, répond l'architecte, je les tuerai!

Et il sort, laissant le propriétaire tout interdit. (Figaro).

On écrit d'Arras :

— Dans les premiers jours du mois d'octobre dernier, un de nos concitoyens, M. X., était allé passer quelques jours dans une délicieuse villa, que possède un de ses amis, aux environs du charmant village de Vimy.

Il y avait nombreuse société au château; plusieurs chasseurs des environs s'y étaient donné rendez-vous.

Un matin, M. X... est abordé par son hôte.

— Mon cher, lui dit-il, nous avons grande chasse aujourd'hui; j'espère que tu seras des nôtres?

— Y songes-tu, répondit M. X..., je n'ai point de permis de chasse; tu dois comprendre qu'il m'est impossible, malgré toute mon envie, d'accepter ton offre, à moins de me mettre en contravention avec la loi.

— En contravention avec la loi! Allons donc! pêcher une fois n'est pas coutume. D'ailleurs ne crains rien; les gendarmes n'ont pas l'habitude de troubler nos innocents plaisirs, et quant à la garde, ce serait bien le diable s'il venait nous surprendre.

Oui, répondit M. X..., ce serait bien de diable pour moi; car, dans ma position, tu comprends, je ne voudrais pas qu'une partie de chasse, à laquelle je me soucie peu d'aller, pût me valoir un procès-verbal et une condamnation en police correctionnelle.

— Seize francs d'amende! confiscation de l'arme! C'est une babilole.

— Mais l'effet moral!

— Ne crains rien, je réponds de tout.

Après bien des instances, M. X... consentit. Nos chasseurs partirent, suivis de leurs chiens, qui remplassaient l'air de leurs aboiements joyeux. Il faisait une journée superbe. Le soleil brillait dans un ciel d'azur et une brise légère soulevait dans l'air une atmosphère parfumée.

Bientôt on se trouva en plaine; quelques perdrix égarées, un lièvre endormi et deux ou trois cailles paresseuses reçurent les coups de fusil de nos Nemrods du grand monde.

M. X..., qui venait de blesser une grive, oublia sa peur et se montra l'un des plus acharnés au carnage.

— Eh bien! lui dit son bôte, et les gendarmes! et la garde?

— Allons donc! mon cher, répondit M. X., je n'y pense plus.

Tout en causant, tirailant, aboyant, jappant, marchant et courant, chasseurs et chiens atteignirent bientôt un petit bouquet d'arbres, où ils résolurent de prendre le premier repas; car, il faut le dire, les heureux de ce monde ne s'embarrassent jamais sans biscuit.

On s'assit sur l'herbe; les valets tirèrent de trois ou quatre grands paniers qu'ils avaient apportés avec eux, des pains, des volailles froides, des jambons, des bouteilles de vin; on fit cercle, et le silence pendant quelques minutes succéda au bruit belliqueux de nos guerriers champêtres.

— Vos permis de chasse, s'il vous plaît, dit en paraissant entre deux branches d'arbres du petit bosquet une tête surmontée d'un bicorne; vos permis, messieurs, s'il vous plaît!

R. DE MERCIENNY.

(La suite au prochain numéro).

---

Le mot de la dernière charade est frac-as.

---

PARALOGOGRIPE SUR SECONDE.

A, E, I, O, U.

Parfois sur trois pieds, second A, Je suis aux mains de l'ouvrière, Plus à final, a second E, J'indique son air, sa manière. J'entoure avec mon second I, De son œil la brune paupière. Je voile de mon second O Son épaule forte et vermeille. Mais elle aime l'eau de la treille Et veut souvent de la bouteille, Dit-on, découvrir second U.

X.

geance satisfaite était pour son âme le baume le plus rafraichissant. Le capitaine reprit ensuite son récit :

— Encouragés par cet événement, les Espagnols se rallièrent, purent s'échapper sans désordre, franchir la vallée et reprendre un poste sur le coteau opposé, où ils avaient l'espoir de se maintenir jusqu'à ce qu'il leur vint de nouveaux renforts.

Tandis qu'ils pourvoaient sans obstacle à leur salut, nous n'étions occupés que du soin de rappeler à la vie votre malheureux père; mais sa blessure était mortelle et il ne pouvait s'abuser lui-même sur sa situation. Nous lui avions construit à la hâte un abri sur les ruines dont nous nous étions rendus maîtres. Je l'y fis placer et nos chirurgiens essayèrent sur lui tous les moyens que leur art pouvait offrir, pour nous le conserver.

Don Diego, sentant dès le second jour que sa fin approchait, fit retirer tout le monde excepté moi et voulut vous écrire pour vous faire ses adieux; mais il ne put en venir à bout, et prit alors le parti de me dicter ses dernières volontés, qu'il signa ensuite de sa main. Il savait par le soldat qui vous avait accompagné dans votre voyage et qui venait de nous rejoindre depuis peu de jours, qu'il vous avait quitté au Port-au-Prince, où vous attendiez une occasion de vous remettre en mer. Il me chargea en conséquence de faire les recherches nécessaires pour vous rencontrer.

— Mais il est, ajouta-t-il, des êtres auxquels je dois aussi m'intéresser et qui m'est cruel de quitter au moment où ils auraient le plus grand besoin de mon secours: ce sont les malheureux qui nous entourent et qui m'ont si vaillamment secourus dans les périls où m'a conduit le désir

d'assurer leur liberté. Ce sont aussi mes enfants: je les confie aux soins d'Ordonnillo et aux vôtres. Donnez-leur l'exemple de l'obéissance envers ce brave général à qui je remets l'autorité jusqu'au retour de mon fils. Si, comme je le crains, vous ne pouvez rétablir nos villages détruits, ni vous maintenir dans cette vallée jadis heureuse, souvenez-vous qu'il existe, dans les provinces du Sud, un chef plus capable que moi de vous conduire à la victoire. J'espère partager avec l'illustre général la gloire de rendre l'indépendance au grand empire du Mexique. Le ciel en a décidé autrement; je meurs avec le regret d'avoir entraîné mes compatriotes dans une guerre malheureuse; mais Dieu m'est témoin que je n'ai eu en vue que leur bonheur.

Il se tut un moment, car sa blessure le faisait beaucoup souffrir. Il me donna ensuite quelques instructions et fit rentrer tout le monde. Le calme qu'il conservait au milieu des douleurs les plus aiguës, nous avait rendu une faible lueur d'espoir; mais après une nuit extrêmement pénible, don Diego expira dans mes bras, au milieu des pleurs et des gémissements du petit nombre de Mexicains qui lui avaient survécu.

Mon premier soin fut d'envoyer demander au commandant espagnol un armistice pour rendre les derniers devoirs à notre chef; il y consentit, et je m'occupai de faire inhumer votre père au lieu même où reposait le sien. Les honneurs funèbres lui furent rendus d'une manière convenable à son rang; mais je puis vous assurer que les regrets universels qu'il emportait furent sa plus belle apologie. Aussitôt que nous eûmes accompli ce devoir pieux, la guerre recommença. Conformément aux ordres que j'avais reçus de don Diego, je songai à faire le plus tôt possible ma jonction avec le général Ordo-

nillo. Je réunis en conséquence tout ce qui avait échappé au feu des Espagnols, et ne fermant qu'un seul corps, au centre duquel je mis les blessés, les enfants et les femmes, nous partîmes de la nuit pour nous mettre en marche.

L'ennemi ne s'aperçut de notre retraite qu'un jour. Il détacha sur le champ le peu de cavalerie qu'il avait pour intercepter notre route, tandis que l'infanterie nous suivait en toute hâte. Elle nous atteignit le second jour; mais j'étais à l'arrière-garde avec l'élite de ma troupe et mes braves soutinrent l'attaque avec une fermeté qui dut convaincre les Espagnols de la difficulté d'entamer nos rangs.

Cependant nous avançions lentement, comptant chaque jour recevoir des nouvelles du corps d'Ordonnillo: nous en vîmes enfin arriver les débris dans le plus grand désordre. Ils avaient été surpris, taillés en pièces, et le général lui-même était tombé au pouvoir de l'ennemi. Dans une situation si critique, j'assemblai les chefs de l'armée et leur fis part des instructions que m'avait données votre père.

— Celui qu'il avait choisi pour vous commander, leur dis-je, est maintenant prisonnier. C'est à vous qu'il appartient de nommer son successeur, je serai le premier à lui obéir.

Toutes les voix se réunirent sur moi et je fus de nouveau chargé du soin périlleux d'assurer leur salut.

Désespérant de pouvoir reprendre assez d'avantages pour me maintenir dans ce pays, je résolus de suivre mes instructions à la lettre en me dirigeant vers le Sud, où le colonel Iturbide avait levé l'étendard de l'indépendance. Un tel dessein était fait pour épouvanter l'imagination d'hommes moins déterminés que ceux que j'avais sous mes ordres; mais ils n'avaient plus de pa-

trie et dans leurs projets de vengeance, ils devenaient capables de tout. Quelque confiance que j'eusse dans leur courage, je crus devoir prendre, avant de m'engager dans une entreprise aussi hardie, les mesures qu'exigeait la prudence. Ne connaissant le pays que par les descriptions qu'on m'en avait faites, je m'entourai des conseils de mes officiers et fis tous les préparatifs nécessaires pour assurer, autant que possible, la subsistance de ma petite armée, dans le désert que nous avions à traverser avant d'atteindre des cantons habités.